

A LA MEMOIRE

Elle avait tout ce qu'on envie,
Elle avait tout en naissant.
Tout, excepté, la longue vie.
Elle est morte en la commençant.

Sa mort jalouse de la gloire,
Brisant un avenir si beau,
N'ensevelit pas sa mémoire
Sous le marbre de ce tombeau.

Elle n'est plus, sa gloire reste,
Dieu le veut, respectons ses lois
Dans les anges du Chœur Céleste
Il manquait sans doute sa voix.

Angèle XINDAVELONIS

A TOI

La vie était belle,
Hier et avant-hier.
Tu es parti bien loin,
Si vite, sans prévenir !
Nous ne te verrons plus
Que dans nos souvenirs.
Et un jour, là-haut,
Nous irons te rejoindre.
Nous devrions chanter,
Mais la souffrance est si atroce
De ne plus t'avoir avec nous
Pour partager ta joie toujours débordante,
Que nous allons pleurer, crier,
Comme au jour de ta naissance.

ACCEPTATION

Pourquoi est-on si triste
Quand il faut mourir ?
C'est pour tout ce qu'on quitte,
C'est tout cela qu'on pleure.

Ce n'est pas qu'on ait peur ;
On aurait peur de quoi ?
Mais c'est pour tout cela
Qu'il faut abandonner.

Regarde la lumière
En avant et plus haut.
Ne désespère pas
Et tout finira bien.

C'est à la vie qu'on pense
En venant à mourir.
Les deux sont des combats
Dignes d'être livrés.

ADIEU

Adieu, mes chers parents, mes amis précieux !

Je monte à Dieu, je monte à notre Père,
Les combats sont finis, je sors de la misère,
Et j'échange aujourd'hui la terre pour les cieux.

Essayez par la foi les larmes de vos yeux,
Bannissez de vos cœurs votre douleur amère.

Et si jamais pour moi votre amour fut sincère,
Contemplez mon bonheur et soyez joyeux.

Ah ! Que mon sort est beau !

Qu'il est digne d'envie !

Je passe par la mort au séjour de la vie,
Et ne perds, en mourant, que la Mortalité.
Suivez-moi, par les vœux de l'espoir et du zèle.
La mort nous désunit pour un temps limité,
Mais Dieu nous rejoindra dans la gloire éternelle.

DRELINCOURT

ALLER SIMPLE

Ce sera comme un arrêt brutal du train,
Au beau milieu de la campagne un jour d'été.

Des jeunes filles dans le wagon crieront,
Des femmes éveilleront en hâte les enfants,
La carte jouée restera tournée sur le journal,

Et puis le train repartira.

Et le souvenir de cet arrêt s'effacera

Dans la mémoire de chacun.

Mais ce soir là,

Ce sera comme un arrêt brutal du train.

Dans la petite chambre qui n'est pas encore située,

Derrière la lampe qui est une colonne de fumée.

Et peut être aussi dans le parage de ces mains

Qui ne sont pas déshabituées de ma présence.

Rien ne subsistera du voyageur.

Dans le filet troué des ultimes voyages

Pas la moindre allusion

Pas le moindre bagage

Le vent de la déroute aura tout emporté.

R.G.CADOU

ALLEZ TRANQUILLEMENT

Allez tranquillement parmi le vacarme et la hâte, Et souvenez vous de la paix qui peut exister dans le silence.

Sans aliénation, vivez autant que possible en bons termes avec toutes personnes.

Dites doucement et clairement votre vérité, et écoutez les autres, même le simple d'esprit ou l'ignorant ; ils ont eux aussi leur histoire.

Evitez les individus bruyants ou agressifs, ils sont une vexation pour l'esprit.

Ne vous comparez avec personne : vous risqueriez de devenir vain ou vaniteux. Il y a toujours plus grand et plus petit que vous.

Jouissez de vos projets aussi bien que de vos accomplissements.

Soyez toujours intéressés à votre carrière, si modeste soit-elle ; c'est une véritable possession dans les prospérités changeantes du temps.

Soyez prudent dans vos affaires ; car le monde est plein de fourberie. Mais ne soyez pas aveugle en ce qui concerne la vertu qui existe ; plusieurs individus recherchent les grands idéaux ; et partout la vie est remplie d'héroïsme. Soyez vous-même. Surtout n'affectez pas l'amitié.

Non plus ne soyez cynique en amour, car il est en face de toute stérilité et de tout désenchantement aussi éternel que l'herbe.

APPARITION ET DISPARITION

Apparition et disparition...
N'existent qu'à la surface,
Comme des vagues
Sur la mer,
Mais la vie,
Qui est permanente,
Ne connaît ni déchéance,
Ni diminution.

TAGORE

CONDUIS MOI JUSQU'A L'AUTRE RIVE

Je ne pourrais jamais oublier une bribe de chanson que j'entendis une fois au point du jour :

« Batelier, conduis-moi jusqu'à l'autre rive ! »

Mais où est l'autre rive ?

Est-ce autre chose que ce que nous avons ?

Non, c'est au cœur même de notre activité que nous cherchons notre but.
Nous appelons pour qu'on nous fasse traverser, là même où nous sommes...

Où pourrais-je Te trouver, sinon dans ma maison devenue Tienne ?
Où pourrais-je me joindre à Toi, sinon dans mon travail transformé en Ton travail ?

Si je quitte ma maison, je n'atteindrais pas Ta maison.
Si je cesse mon travail, je ne pourrais jamais Te rejoindre en Ton travail.
Car, tu habites en moi, et moi en Toi...

Rabindranâth TAGOR

DOULEUR

Douleur :

On a mal au fond de soi

On se sent diminué, moins que ce qu'on était.

Vide,

Dépossédé.

Perdu et incomplet.

Douleur, un mot qui fait mal.

Mais, s'il y a quelqu'un pour la partager,

Elle devient endurable et prend sa place

Dans l'ordre des choses.

Comme un moment d'être

Plein de grandes émotions

Et un moment de proximité.

Où on grandit

Et devient plus que ce qu'on a été.

ETRE FIDELE A CEUX QUI SONT MORTS

Etre fidèle à ceux qui sont morts,
Ce n'est pas s'enfermer dans la douleur.
Il faut continuer de creuser son sillon, droit et profond.
Comme ils l'auraient fait eux-mêmes !
Comme on l'aurait fait avec eux, pour eux.

Etre fidèle à ceux qui sont morts, c'est vivre comme ils auraient vécu.

Et les faire vivre avec nous.

Et transmettre leur visage, leur voix, leur message aux autres.

A un fils, à un frère, ou à des inconnus, aux autres, quels qu'ils soient.

Et la vie tronquée des disparus, alors, germera sans fin.

Martin GRAY

FERME LES YEUX

Ferme les yeux et tu verras,
Tu verras les couleurs que tu n'as jamais vues,
Les étendues glacées, les forêts inconnues,
Ferme les yeux et tu verras.

Tu verras des déserts, des oasis superbes,
Avec des palmiers verts, de l'eau tellement bleue
Que tu voudrais mourir dedans, tellement mieux
Qu'en un lit d'hôpital ou un caveau de gerbes.

Ferme les yeux et tu verras
Les donjons des châteaux des livres de l'enfance,
Les cortèges sans fin des baladins qui dansent,
Ou ceux des mariages des rois.

Tu verras des amours à en perdre la tête,
Et la fraternité de ceux-là qui se tuent
Le long de la planète où la planète mue
Avant deux mille aux grandioses fêtes.

Ferme les yeux et tu verras
Un poète penché sur son nid d'écriture,
Celui-là qui te dit l'humble parfum qui dure
Des choses qu'il se veut mais qui n'existent pas.

Louis AMADE

LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS

« Laissez venir à moi les petits enfants », nous dit Jésus.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux.

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux...

Il est si beau l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! Préservez-moi, préservez ceux que je j'aime,
Frères, parents, amis et mes ennemis même
Dans le mal triomphant,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Victor HUGO

A LA MEMOIRE

Elle avait tout ce qu'on envie,
Elle avait tout en naissant.
Tout, excepté, la longue vie.
Elle est morte en la commençant.

Sa mort jalouse de la gloire,
Brisant un avenir si beau,
N'ensevelit pas sa mémoire
Sous le marbre de ce tombeau.

Elle n'est plus, sa gloire reste,
Dieu le veut, respectons ses lois
Dans les anges du Chœur Céleste
Il manquait sans doute sa voix.

Angèle XINDAVELONIS

A TOI

La vie était belle,
Hier et avant-hier.
Tu es parti bien loin,
Si vite, sans prévenir !
Nous ne te verrons plus
Que dans nos souvenirs.
Et un jour, là-haut,
Nous irons te rejoindre.
Nous devrions chanter,
Mais la souffrance est si atroce
De ne plus t'avoir avec nous
Pour partager ta joie toujours débordante,
Que nous allons pleurer, crier,
Comme au jour de ta naissance.

ACCEPTATION

Pourquoi est-on si triste
Quand il faut mourir ?
C'est pour tout ce qu'on quitte,
C'est tout cela qu'on pleure.

Ce n'est pas qu'on ait peur ;
On aurait peur de quoi ?
Mais c'est pour tout cela
Qu'il faut abandonner.

Regarde la lumière
En avant et plus haut.
Ne désespère pas
Et tout finira bien.

C'est à la vie qu'on pense
En venant à mourir.
Les deux sont des combats
Dignes d'être livrés.

ADIEU

Adieu, mes chers parents, mes amis précieux !

Je monte à Dieu, je monte à notre Père,
Les combats sont finis, je sors de la misère,
Et j'échange aujourd'hui la terre pour les cieux.

Essayez par la foi les larmes de vos yeux,
Bannissez de vos cœurs votre douleur amère.

Et si jamais pour moi votre amour fut sincère,
Contemplez mon bonheur et soyez joyeux.

Ah ! Que mon sort est beau !

Qu'il est digne d'envie !

Je passe par la mort au séjour de la vie,
Et ne perds, en mourant, que la Mortalité.
Suivez-moi, par les vœux de l'espoir et du zèle.
La mort nous désunit pour un temps limité,
Mais Dieu nous rejoindra dans la gloire éternelle.

DRELINCOURT

ALLER SIMPLE

Ce sera comme un arrêt brutal du train,
Au beau milieu de la campagne un jour d'été.

Des jeunes filles dans le wagon crieront,
Des femmes éveilleront en hâte les enfants,
La carte jouée restera tournée sur le journal,

Et puis le train repartira.

Et le souvenir de cet arrêt s'effacera

Dans la mémoire de chacun.

Mais ce soir là,

Ce sera comme un arrêt brutal du train.

Dans la petite chambre qui n'est pas encore située,

Derrière la lampe qui est une colonne de fumée.

Et peut être aussi dans le parage de ces mains

Qui ne sont pas déshabituées de ma présence.

Rien ne subsistera du voyageur.

Dans le filet troué des ultimes voyages

Pas la moindre allusion

Pas le moindre bagage

Le vent de la déroute aura tout emporté.

R.G.CADOU

ALLEZ TRANQUILLEMENT

Allez tranquillement parmi le vacarme et la hâte, Et souvenez vous de la paix qui peut exister dans le silence.

Sans aliénation, vivez autant que possible en bons termes avec toutes personnes.

Dites doucement et clairement votre vérité, et écoutez les autres, même le simple d'esprit ou l'ignorant ; ils ont eux aussi leur histoire.

Evitez les individus bruyants ou agressifs, ils sont une vexation pour l'esprit.

Ne vous comparez avec personne : vous risqueriez de devenir vain ou vaniteux. Il y a toujours plus grand et plus petit que vous.

Jouissez de vos projets aussi bien que de vos accomplissements.

Soyez toujours intéressés à votre carrière, si modeste soit-elle ; c'est une véritable possession dans les prospérités changeantes du temps.

Soyez prudent dans vos affaires ; car le monde est plein de fourberie. Mais ne soyez pas aveugle en ce qui concerne la vertu qui existe ; plusieurs individus recherchent les grands idéaux ; et partout la vie est remplie d'héroïsme. Soyez vous-même. Surtout n'affectez pas l'amitié.

Non plus ne soyez cynique en amour, car il est en face de toute stérilité et de tout désenchantement aussi éternel que l'herbe.

APPARITION ET DISPARITION

Apparition et disparition...
N'existent qu'à la surface,
Comme des vagues
Sur la mer,
Mais la vie,
Qui est permanente,
Ne connaît ni déchéance,
Ni diminution.

TAGORE

CONDUIS MOI JUSQU'A L'AUTRE RIVE

Je ne pourrais jamais oublier une bribe de chanson que j'entendis une fois au point du jour :

« Batelier, conduis-moi jusqu'à l'autre rive ! »

Mais où est l'autre rive ?

Est-ce autre chose que ce que nous avons ?

Non, c'est au cœur même de notre activité que nous cherchons notre but.
Nous appelons pour qu'on nous fasse traverser, là même où nous sommes...

Où pourrais-je Te trouver, sinon dans ma maison devenue Tienne ?
Où pourrais-je me joindre à Toi, sinon dans mon travail transformé en Ton travail ?

Si je quitte ma maison, je n'atteindrais pas Ta maison.
Si je cesse mon travail, je ne pourrais jamais Te rejoindre en Ton travail.
Car, tu habites en moi, et moi en Toi...

Rabindranâth TAGOR

DOULEUR

Douleur :

On a mal au fond de soi

On se sent diminué, moins que ce qu'on était.

Vide,

Dépossédé.

Perdu et incomplet.

Douleur, un mot qui fait mal.

Mais, s'il y a quelqu'un pour la partager,

Elle devient endurable et prend sa place

Dans l'ordre des choses.

Comme un moment d'être

Plein de grandes émotions

Et un moment de proximité.

Où on grandit

Et devient plus que ce qu'on a été.

ETRE FIDELE A CEUX QUI SONT MORTS

Etre fidèle à ceux qui sont morts,
Ce n'est pas s'enfermer dans la douleur.
Il faut continuer de creuser son sillon, droit et profond.
Comme ils l'auraient fait eux-mêmes !
Comme on l'aurait fait avec eux, pour eux.

Etre fidèle à ceux qui sont morts, c'est vivre comme ils auraient vécu.

Et les faire vivre avec nous.

Et transmettre leur visage, leur voix, leur message aux autres.

A un fils, à un frère, ou à des inconnus, aux autres, quels qu'ils soient.

Et la vie tronquée des disparus, alors, germera sans fin.

Martin GRAY

FERME LES YEUX

Ferme les yeux et tu verras,
Tu verras les couleurs que tu n'as jamais vues,
Les étendues glacées, les forêts inconnues,
Ferme les yeux et tu verras.

Tu verras des déserts, des oasis superbes,
Avec des palmiers verts, de l'eau tellement bleue
Que tu voudrais mourir dedans, tellement mieux
Qu'en un lit d'hôpital ou un caveau de gerbes.

Ferme les yeux et tu verras
Les donjons des châteaux des livres de l'enfance,
Les cortèges sans fin des baladins qui dansent,
Ou ceux des mariages des rois.

Tu verras des amours à en perdre la tête,
Et la fraternité de ceux-là qui se tuent
Le long de la planète où la planète mue
Avant deux mille aux grandioses fêtes.

Ferme les yeux et tu verras
Un poète penché sur son nid d'écriture,
Celui-là qui te dit l'humble parfum qui dure
Des choses qu'il se veut mais qui n'existent pas.

Louis AMADE

A LA MEMOIRE

Elle avait tout ce qu'on envie,
Elle avait tout en naissant.
Tout, excepté, la longue vie.
Elle est morte en la commençant.

Sa mort jalouse de la gloire,
Brisant un avenir si beau,
N'ensevelit pas sa mémoire
Sous le marbre de ce tombeau.

Elle n'est plus, sa gloire reste,
Dieu le veut, respectons ses lois
Dans les anges du Chœur Céleste
Il manquait sans doute sa voix.

Angèle XINDAVELONIS

HELAS MON FRERE

Hélas mon frère,
Car rien de que renferme la terre,
Ne troublera notre cœur dans la demeure de l'éternité,
Lorsqu'on quitte son corps, on rompt aussi le charme
Qui enchaîne le cœur aux richesses du monde.

Nous sommes avec toi, Mikhal, tu es avec nous,
Avec nous tu montes à la source de la lumière éternelle ;
Tu y oublieras toutes les souffrances, tes chagrins, tes douleurs,
Tu y coifferas une couronne de myrrhe, un diadème de clarté ;
Le voile de la création se lèvera devant tes yeux,
Secrets, mystères, énigmes insondables
Procureront à ton âme une jouissance éternelle ;
Dans les hauteurs de l'univers, tu chanteras parmi les étoiles du matin.

Y. L. GORDON

HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN

Nous avons ensemble fait tant de choses.

Voilà que maintenant tu nous quittes.

Nous avons mangé et bu avec toi.

Avec toi nous avons partagé les soucis et les travaux quotidiens,

Avec toi nous avons partagé tant de projets et tant d'espoir.

Il y a tant de choses encore que nous aurions voulu faire ensemble.

Mais tout cela semble s'arrêter aujourd'hui

Et ce n'est plus ensemble que nous allons réaliser ce que tu espérais.

Nous voudrions nous souvenir de toi

Continuer de travailler à tout ce que tu attendais

A tout ce que tu espérais.

Comme un mur, la mort nous sépare de toi.

Comme le souffle du vent qui balaie les obstacles

Notre amitié, notre affection et notre espérance

S'en iront te rejoindre là, où désormais tu nous attends.

IL N'EST PLUS

Mon âme ne cesse de gémir, mes yeux de pleurer,
Les sentiments de mon cœur s'agitent comme une mer tumultueuse,
A ton propos, Mikhal, qui vient de descendre au tombeau ;
Même si mes yeux étaient les cheminées du ciel,
Mes pensées des nuages, mes paroles des averses de pluie,
Comment mes pleurs pourraient-ils exprimer l'immensité de ma peine ?

Si j'étais un chacal et ma demeure la forêt,
Si ma voix était celle du vent hurlant en tempête,
Alors mon frère, je te pleurerais éternellement ;
Et je ferais pleurer avec moi chaque pierre, chaque roche ;
La mort cruelle prendrait conscience de ce que je perds,
Comprendrait la gravité de son crime, l'atrocité de son méfait.

Y. L. GORDON

J'AI TOUT PERDU

J'ai tout perdu ! Mon enfant par la mort,
De ses beaux yeux, j'ai vu mourir la flamme,
Fermés pour le repos qui n'a point de réveil.
Comme échappé du ciel il passa dans le monde ;
D'un ange il y montra la forme et les attraits.

Pour payer ce moment de douleur sans seconde,
Mes pleurs devraient couler pour ne tarir jamais !

Petit enfant, doux trésor d'une mère,
Gage adoré de mes tristes amours,
Tes beaux yeux en s'ouvrant un jour à la lumière
Ont condamné les miens à te pleurer toujours !
A mes transports tu venais de sourire ;
Mes bras tremblants entouraient ton berceau.

Le sommeil me surprit dans cet heureux délire...

Je m'éveillais sur un tombeau.
C'est ici, sous ces fleurs qu'il m'attend, qu'il repose,
C'est ici que mon cœur se consume avec lui !

Marceline DESBORDES-VALMORE

J'AI FAIT UN REVE

Je fais le rêve que les hommes, un jour, se lèveront,
Et comprendront enfin qu'ils sont faits pour vivre ensemble,
Comme des frères.

Je fais encore le rêve, que nous serons capable de repousser au loin les tentations du
désespoir,
Et de jeter une nouvelle lumière sur les ténèbres du pessimisme.

Je rêve que, un jour,
Sur les collines de Géorgie,
Les fils des anciens esclaves,
Et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble, à la table de la
fraternité.

Je rêve que mes quatre petits-enfants vivront un jour dans un pays,
Où on ne jugera pas la couleur de leur peau,
Mais la nature de leur caractère.

Oui, nous serons capables de hâter le jour
Où la paix régnera sur Terre,
Et la bonne volonté entre les hommes.
Ce sera un jour merveilleux,
Les étoiles du matin chanteront ensemble,
Les fils de Dieu pousseront des cris de joie.

Martin LUTHER KING

JE ME SOUVIENS DE TOI

Je me souviens de ces moments passés,
Quand nous parlions sans même nous soucier.

Je me souviens de ces instants,
Qui me restent encore si présents.

Des jours heureux et des heures partagées
Où nous aimions la vie autant qu'on peut aimer.

Je me souviens de mon passé
Car ta présence, elle, est restée
Dans mon cœur, dans ma vie,
Dans ma douleur et dans mes cris.

Je me souviens de toi :
De ta présence et de ta voix,

Dans mon cœur, dans ma vie,
Dans mes pensées, ton souvenir grandit.

Je me souviens de t'avoir tant aimé
Qu'à chaque instant, je ne peux t'oublier...

AU BORD DE LA PLAGES

Je suis debout au bord de la plage :
Un voilier passe dans la brise du matin et part vers l'océan.
Il est la beauté et la vie.
Je le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse de l'horizon.
Quelqu'un à mon côté dit : « Il est parti ».
Parti vers où ? « Parti de mon regard, c'est tout !
Son mât est toujours aussi haut,
Sa coque a toujours la force de porter sa charge humaine,
Sa disparition totale de ma vue est en moi, pas en lui ».

Et juste au moment où quelqu'un près de moi dit : « Il est parti »,
Il y en a d'autres qui, le voyant poindre à l'horizon et venir vers eux
S'exclament avec joie : « Le voilà ! ».
C'est ça la mort.

William Blake

JE T'AI AIMÉE BIEN TARD

Je t'ai aimée bien tard,
Beauté ancienne et toujours nouvelle,
Je t'ai aimée bien tard.
Tu étais au-dedans de moi-même,
Et moi j'étais au dehors de moi-même.
C'était en ce dehors que je te cherchais,
Et me ruant sur ces beautés,
Pourtant créées par toi,
J'y perdais ma propre beauté.
Tu étais avec moi, mais je n'étais pas avec toi...
Tu m'as appelé, tu as crié
Et tu as triomphé de ma surdité.
Tu as brillé tu as fait resplendir tes rayons
Et tu as chassé les ténèbres de mon aveuglement.
Tu as répandu l'odeur de tes parfums :
J'ai commencé à les respirer et j'ai soupiré après toi.
J'ai goûté la douceur de ta grâce
Et j'ai eu faim et soif de toi.

Augustin D'HIPPONE

L'AIGUILLE TOURNE

L'aiguille tourne, tourne, tourne,
Marquant les jours, scandant le temps.
L'horloge tinte, d'heure en heure,
Sonnant le glas de mon printemps.

Hier, demain, ce soir encore...
Elle marque indéfiniment
Les ans, les jours, les mois, les heures,
Et les projette dans le temps !
Le temps qui fuit, le temps qui pleure,
Et nous découle entre les doigts
De l'âme étreinte qui demeure
En se transformant pas à pas.
Attendre...quoi ?... De cette terre
Qui nous tourmente et nous déçoit ;
De tous les plaisirs, saveur amère,
Je vous le dit : attendre quoi ?

Le grain lourd, jeté dans la terre
Pourrit, s'étiole, et meurt enfin.
Il se détruit dans sa misère
Pour renaître au printemps prochain.

Quand mon cœur pourrit dans la terre
Ainsi, mon âme, tu renais.
De la vie en fleur, O mystère
Au soleil de l'éternité.

L'AMOUR NE DISPARAIT JAMAIS

La mort n'est rien, je suis seulement passé dans la pièce d'à côté.
Je suis moi. Vous êtes vous. Ce que j'étais pour vous, je le suis toujours.
Donnez moi le nom que vous m'avez toujours donné,
Parlez moi comme vous l'avez toujours fait.
N'employez pas un ton différent, ne prenez pas un air solennel ou triste.
Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble.
Priez ou ne priez pas, souriez, pensez à moi.
Que mon nom soit prononcé à la maison comme il l'a toujours été, sans emphase
d'aucune sorte, sans aucune trace d'ombre.
La vie signifie tout ce qu'elle a toujours été.
Le fil n'est pas coupé.
Pourquoi serais-je hors de vos pensées ? Simplement parce que je suis hors de
vue ?
Je ne suis pas loin, juste de l'autre côté du chemin.

Canon Henry SCOTT-HOOLAND (1847-1918),

d'après un texte de SAINT-AUGUSTIN

L'IDEE DE LA MORT

L'idée de la mort n'est pas une idée triste, c'est une idée de salubrité fantastique.

Pour trouver la paix, il faut avoir le sens de l'histoire,

Se sentir partie de ce qui a précédé et de ce qui viendra.

Ainsi entouré, on n'est plus seul et le sentiment d'urgence du présent prend sa juste place :
n'emploie pas frivolement le temps qui est tien.

Chéris-le, que chaque jour te fasse croître en conscience et en profondeur.

N'emploie pas cette croissance égoïstement, mais au service de ce qui sera, dans la marée du
temps futur.

Ne laisse jamais passer un jour sans ajouter à ce que tu comprends. Que chaque jour soit une
pierre dans le sentier de la croissance.

Ne te repose pas avant d'avoir fait ce qui était prévu.

Et n'oublie pas : va aussi lentement qu'il le faut pour maintenir un pas régulier, ne gaspille
pas ton énergie.

Et enfin, ne laisse pas l'urgence illusoire de l'immédiat te distraire de la vision éternelle...

Elisabeth K. ROSS

Laurie BRAGA

Joseph BRAGA

LA CLE

Mourir n'est que le poing ouvert d'où s'échappent d'incroyables volières.

Mourir c'est cesser d'être exilé au pays des habitudes.

C'est sauter à pieds joints dans l'impossible.

Il n'y a plus alors ni poids ni mesure,

Ni pour l'espace, ni pour le temps.

Il n'est plus rien qui dure ni d'instant.

Mesure-t-on une espérance ?

Hélas, la clé a été perdue,

De cette porte découpée dans le ciel

Et qui met les étoiles comme un sable

Dans le creux de là main.

Jean DEBRUYNNE

LA COMPLAINTÉ

Tu m'as quitté, ma sœur, mon épouse, mon AME,
Vois ce corps, qui jadis vivait que pour TOI !
Que reste-il de lui, que reste-t-il de MOI,
Sans le baiser d'amour de ta vivante flamme ?

Souviens-toi des couchants que nous voyions mourir,
Au nuages empourprés de leur magnificence...
Je reste là, figé dans un morne silence...
Hélas, si j'avais pu, vivant te retenir !!

Mais de notre destin, l'implacable harmonie
Exigeait qu'à l'instant choisi du créateur,
Tu fuies en ton repos, ta course bien finie,
Me laissant immobile où se calma mon cœur...

Tout à la fin des temps, tu le sais je le crois,
Affermissant ma chair sur mes os, hors de terre,
Viendra – ô joie – celui qui me délivrera,
Pour nous unir dans la splendeur de la lumière.

S. BONIS CHARANCLE

LA NUIT N'EST JAMAIS COMPLETE

La nuit n'est jamais complète.

Il y a toujours...

Puisque je le dis,

Puisque je l'affirme,

Au bout du chagrin

Une fenêtre ouverte,

Une fenêtre éclairée.

Il y a toujours...

Un rêve qui veille,

Désir à combler,

Faim à satisfaire,

Un cœur généreux,

Une main tendue,

Une main ouverte,

Des yeux attentifs,

Une vie,

Une vie à partager.

Paul ELUARD

LA QUETE

Rêver un impossible rêve,
Porter le chagrin des départs.
Brûler d'un impossible fièvre,
Partir ou personne ne part.
Aimer, même trop, même mal,
Tenter sans force et sans armure
D'atteindre l'inaccessible étoile.
Telle est ma quête,
Suivre l'étoile.
Peu m'importent mes chances,
Peu m'importe le temps,
Ou ma désespérance.
Et puis lutter toujours,
Sans question ni repos.
Se damner,
Pour l'or d'un mot d'amour.
Je ne sais si je serais ce héros,
Mais mon cœur serait tranquille,
Et les villes s'éclabousseraient de bleu,
Parce qu'un malheureux,
Brûle encore, même trop, même mal
Pour atteindre à s'en écarteler,
Pour atteindre l'inaccessible étoile.

Jacques BREL

LA VIE, C'EST

C'est un sourire amical,
Un coup de main donné, une marque d'attention,
Un signe tout simple au fil des jours.

La Vie, c'est tout cela.

C'est une main tendue, un geste précis,
Un devoir accompli, un travail bien fini.

La Vie, c'est tout cela.

C'est se déranger, payer de sa personne,
Vivre simplement, faire la vérité,
Retrouver l'essentiel.

La Vie, c'est tout cela.

Mais aussi,
C'est un temps pour la famille, un temps pour les amis,
Un temps pour la nature, un temps pour le jardin.

La Vie, c'est tout cela.

Parce que geste d'amour et geste d'éternité,
Ce sont là des gestes de Vie.

LA VOLEUSE

La mort est toujours une voleuse.
J'ai beau le savoir elle me surprendra toujours.

Je peux en parler, la mettre dans des mots, la prononcer en discours, l'écrire en livres, je n'en saurais jamais rien.

La mort surviendra toujours au moment que je n'attends pas.

Même si j'en connaissais l'heure et le jour, elle restera inattendue.
La mort ne peut que dérouter, non parce qu'on n'y est jamais prêt, mais parce que c'est sa vocation : elle dé-route...
Elle oblige à prendre une autre route, elle quitte la route des certitudes pour obliger à l'inconnu.

Les signes ont beau être annoncés jusqu'à en devenir évidents, ma tête continue d'en refuser le deuil.

Je cache ma mort comme on cache sa faute ou comme on cache sa peur ou ses malheurs.

Si je la cache aussi à l'autre, c'est sans doute pour mieux pouvoir me la cacher à moi-même.

Je ne connais de ma mort que la mort de l'autre, et la mort de l'autre commence par m'annoncer ma propre mort.

Je ressens comme une injure ceux qui, devant la mort, chantent « magnificat » ou « alléluia ».

Il me semble qu'ils font les fiers devant la mort, il n'y a pas de conquérant devant la mort !

Au contraire, la mort est le ciel le plus profond de toute humilité.

La mort est cette fragilité qui bien au-delà de ses conquêtes fait la vraie grandeur de l'homme.

Ceux qui chantent ainsi à pleine joie devant la mort veulent dire qu'ils ont vaincu la mort, ils font seulement semblant de l'ignorer.

Seul Dieu a vaincu la mort.

La mort est un mystère, c'est le mystère même de l'homme et personne ne peut le lui voler, personne, pas même la religion, ni même la foi.

Quant à Dieu lui-même, il a refusé de tricher avec la mort, il l'a faite sienne, il l'a épousée dans les larmes et le sang.

Jean Debruyne

LES RECIFS DE NOS AVEUX

Je veux tout dire.

Je veux être libre.

Mais pourquoi me regardent-ils tous
Avec leurs grands yeux qui voient tout

Mais qui ne comprennent rien ?

Comment me confier ?

Je marche sur le sable,
L'océan est le seul à qui je peux parler.

Parler, crier, pleurer, chanter.

Je sais qu'il m'écoute, il t'écoute aussi.

Il sait tout, mais il ne dit rien,

Il entend tout, il voit tout

Il va partout.

Il se lève, il se couche,

Nos secrets, c'est aux oiseaux qu'il les raconte.

Il est le seul sur la terre

A connaître les plus belles choses de partout.

Les visages de solitude

1944-1946

Un seul jour suffirait, une belle journée
Facile à vivre, avec de grand yeux étonnés.
Passant tranquillement dans les fossés du ciel,
Un seul grand jour de vérité avant la chute.
Mais moi, multiple moi blessé, moi, partagé
Entre toutes ces nuits venues à ma rencontre,
Vivrai-je assez longtemps pour vous aimer enfin ?
Vous qui me tourmentez, visages de moi-même,
Il est un, au clair regard épouvanté
Qui tourne sans répit dans les fumées des chambres,
Et se pose parfois sur un regard éteint.
D'autres, que j'ai usé dans des salles d'attente
Alors que tous les trains étaient déjà passés.
D'autres encore, mais parlerais-je des coupables ?
Du beau visage d'aventurier qui se cachait
Dans les plis d'un menton d'enfant et d'un sourire.
Visages de ma solitude, je vous vois.
Et c'est toujours ainsi que je vous ai voulu.
Penchés, toujours penchés sur l'ombre et regardant
Tout au fond de la vie cet homme qui remue.
Accueillez-moi du moins comme on accueille un pauvre.

R.G. CADOU

LES YEUX

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vus l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits plus douces que les jours
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Sully PRUDHOMME

LUEURS

Par la lucarne
J'aperçois un coin du ciel...
Partons à la découverte
Mon cœur
Escalade le soleil !
Les pieds plantés dans la terre
Sur le sable ou le béton...
Mais les yeux dans la lumière
Lueur
D'un rectangle du plafond.
Ainsi passe la journée :
Affairé dans mon travail...
Mais l'âme toute tournée,
De cœur
Vers la clarté d'un vitrail !

Chaque jour sur cette terre,
Le corps sur en son labeur
Mais un rayon de lumière
L'arrache à cette stupeur
Mon cœur
Tu n'es pas fait pour la terre
Mais pour une autre splendeur.

S. BONID CHARANCLE

MAINTENANT JE SAIS

Quand j'étais gosse, haut comme trois pommes,
J' parlais bien fort pour être un Homme,
J' disais : « je sais, je sais, je sais ».
C'était l'début, c'était l'printemps,
Mais quand j'ai eu mes dix-huit ans,
J'ai dit « Ca y est, cette fois, je sais ».
Et aujourd'hui, les jours où j'me retourne,
J'regarde la terre où j'ai quand même fait les cent pas,
Et je n'sais toujours pas
Comment elle tourne.
Vers vingt-cinq ans, j'savais tout,
L'amour, les roses, la vie, les Sous,
Car oui l'amour, j'en avais fait le tour .
Et heureusement comme les copains,
J'avais pas mangé tout mon pain,
Au milieu de ma vie, j'ai encore appris.
C'que j'ai appris, ça tient en trois ou quatre mots,
Le jour où quelqu'un vous aime, il fait très beau.
C'est encore c'qui m'étonne dans la vie,
Moi qui suis à l'automne de ma vie,
On oublie tant de soirs de tristesse
Mais jamais un matin de tendresse.
Toute ma jeunesse, j'ai voulu dire je sais,
Seulement, plus j' cherchais et moins j' savais.
Y'a soixante ans qui vous sonnent à l'horloge.
J'suis encore à ma f'nêtre, j'regarde, j'm'interroge.
Maintenant, je sais, je sais qu'on n'sait jamais.
La vie, l'amour, l'argent, les amis, les roses,
On n'sait jamais le bruit ni la couleur des choses,
C'est tout c'que je sais, mais ça j'le sais.

NE PLEUREZ PAS

Ne pleurez pas, amis,
Lorsque mes mains croisées
En dernière prière, froides, reposeront sur mon cœur arrêté,
Et que mes yeux voilés ne verront plus le jour,
Les fleurs et les oiseaux, l'écume des cascades.
Que je n'entendrais plus, en musique suave
Le chant du clavecin et la brise du soir.

Ne pleurez pas amis,
Car mes mains éteindront les espaces célestes.
Et mes yeux éblouis verront mille soleils,
J'écouterais les voix des milices divines,
Et dans ce paradis où tout est poésie,
Là, je vous attendrai.
Ne pleurez pas, amis

NOUS CHERCHONS PARTOUT

Nous voici cet après-midi au bord du vide.

Puisque nous cherchons partout

Le visage de celui que nous avons perdu.

Il était notre avenir,

Et nous avons perdu notre avenir.

Il était des nôtres

Et nous avons perdu cette part de nous-mêmes.

Il nous questionnait,

Et nous avons perdu sa question.

Nous voici seuls.

Il nous a laissé avec nos questions à nous...

Nos visages déformés par la mort,

Nos lèvres serrées sur nos pourquoi.

Nous sommes venus ici chercher...

Chercher quelque chose...

Ou quelqu'un...

Chercher...

Ou chercher cet amour plus fort que le mort.

NOUS N'AVONS JAMAIS SU !

Nous n'avons jamais su vraiment ce que tu pensais sur plein de choses pourtant essentielles.

Tu ne parlais jamais de Dieu, mais tu allais à l'église de temps en temps.

Pour dire adieu à tes amis quand ils mourraient,

Pour partager la joie de ceux qui se mariaient.

Pour accueillir les enfants de la famille ou des amis quand on les baptisait

Et pour les entourer plus tard, quand ils faisaient leur première communion.

Aujourd'hui, nous tes proches, nous te disons adieu.

Nous espérons que silencieusement tu as rejoint ceux que tu aimais,

Ceux dont tu avais partagé le travail, les soucis.

Ceux que tu avais aidé ou qui t'avaient rendu service.

Demain, nous aussi nous partirons sans avoir terminé notre travail.

Nous laisserons sans doute des choses à faire.

Nous abandonnerons nos travaux entrepris que d'autres, à notre place, poursuivront.

Ce jour là nous espérons te retrouver.

Nous viendrons silencieusement nous asseoir auprès de toi dans la maison de Dieu.

POUR UN MORT

Mon Dieu, reprends ton souffle à notre ami,
Dégage-le de l'odeur de la mort.

Tu l'as donné gratuit, reprends-le de même :
Mets d'abord à son compte que nous l'aimions.

Nous n'avons pas à te le présenter
Nous te montrons ce qu'il nous a donné.

Rassemble ces bontés, elles t'appartiennent,
Ne l'isole pas de nos prières pour le juger.

Devant la mort, nous ne savons que toi,
Nous prenons souffle à l'espérance.

PSAUME 18

Alors du haut du ciel,
Il étendit la main et me saisit,
Il m'arracha au danger
Qui me submergeait,
Il me délivra
De mes puissants ennemis,
De mes adversaires trop forts pour moi.

Au jour du désastre
Ils m'avaient assailli,
Mais le Seigneur est venu me soutenir,
M'a dégagé, m'a rendu la liberté.
Il m'aime,
Voilà pourquoi il m'a délivré.

QUE SERAIS-JE SANS TOI

Que serais-je sans toi
Qui vins à ma rencontre ?
Que serais-je sans toi
Qu'un cœur au bois dormant ?
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre
Que serais-je toi que ce balbutiement.

J'ai tout appris de toi sur les choses humaines,
Et j'ai vu désormais le monde à ta façon.
J'ai tout appris de toi comme on boit aux fontaines,
Comme on lit dans le ciel les étoiles lointaines,
Comme au passant qui chante, on reprend sa chanson.
J'ai tout appris de toi jusqu'au sens du frisson.

J'ai tout appris de toi pour ce qui me concerne.
Qu'il fait jour à midi, qu'un ciel peut être bleu,
Que le bonheur n'est pas un quinquet de taverne.
Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne,
Où l'homme ne sait plus ce que c'est d'être deux.
Tu m'a pris par la main comme un amant heureux.

Que serais-je sans toi
Qui vins à ma rencontre ?
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant ?
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre,
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.

RECOMMENCE

Si tu es las et que la route te paraît longue,
Si tu t'aperçois que tu t'es trompé de chemin,
Ne te laisse pas couler au fil des jours et du temps...

Recommence...

Si ta vie te semble trop absurde,
Si tu es déçu par trop de choses et trop de gens,
Ne cherche pas à comprendre pourquoi...

Recommence...

Si tu as essayé d'aimer et d'être utile,
Si tu as connu la pauvreté et tes limites,
Ne laisse pas là une tâche à moitié faite...

Recommence...

Si les autres te regardent avec reproche,
S'ils sont déçus par toi, irrités,
Ne te révolte pas, ne leur demande rien...

Recommence...

Car l'arbre rebourgeonne en oubliant l'hiver,
Car le rameau fleurit sans demander pourquoi,
Car l'oiseau fait son nid sans songer à l'automne,
Car la vie est espoir et recommencement.

TESTAMENT PAYSAN

Je lègue à une société l'âme d'une vie passée aux confins de la terre et des labours,

Entre les frissons des blés ondulants et des ballots de foin parfumés.

Mais aussi mon travail parmi les saisons, quand le soleil m'indique l'heure du labour et des repas.

Ma vie au grand air, entre le soleil glacé de l'hiver et les chaleurs caniculaires de l'été, je vous la donne.

Je lègue mon cœur satisfait, qui n'a jamais rougi d'ouvrir ses grosses mains calleuses au regard dédaigneux d'un arbitre corrompu.

Parce que chez ces gens-là, on n'a jamais encore compris que la valorisation du travail manuel est une chose encore à faire dans notre société.

Je lègue aussi mon intelligence et ma volonté à ceux qui les ont souvent mises en doute.

Qu'ils sachent que saigner un cochon et traire une vache reste un art, surtout à l'heure de la technique et du progrès.

Je lègue aussi ma sensibilité à celui qui trouve encore dans le vol d'une hirondelle ou d'une alouette, la réalité d'une poésie enfouie dans le sillon de la charrue.

Je lègue surtout mes joies et mes peines qui ont voulu remplir ma vie, où j'ai dû me battre pour faire reconnaître les droits de toute une classe qui veut survivre.

Je lègue le dynamisme et la fougue de ma jeunesse aux jeunes paysans d'aujourd'hui.

Qu'ils comprennent enfin les vraies valeurs de leurs actions.

Je lègue enfin au monde entier l'agriculture.

Qu'elle demeure demain encore plus productive qu'aujourd'hui, qu'elle nourrisse celui qui a faim et soif.

Mais qu'elle n'oublie pas ses artisans, car c'est d'eux que j'ai parlé tout au long de mon testament.

TOUTE CHOSE FAIT PARTIE DU TOUT

Toute chose fait partie du tout, et tu fais partie de ce tout.

Lorsque tu t'en rendras pleinement compte et que tu pourras l'accepter, tu ne ressentiras plus jamais la séparation.

Tu ne pourras plus jamais te séparer de cette globalité parce que c'est le fait de vivre, de mettre en pratique, qui lui donne la vie, force, et réalité.

Commence dès maintenant à vivre et à mettre en pratique tout ce que tu as appris, et ne laisse plus ces leçons demeurer en toi comme des mots vides et sans réalité.

Une graine ne pousse pas tant qu'elle n'a pas été enfouie dans le sol et qu'on ne lui a pas procuré le bon environnement.

Une âme ne s'étend pas, ni ne grandit, ni ne trouve son expression propre tant qu'elle ne se trouve pas dans le bon environnement, entourée d'amour et de compréhension.

Dans ces conditions, il commence à se passer des choses, et très rapidement des changements surviennent.

L'ancien s'efface dans la lumière du splendide nouveau,

Et la croissance et l'expansion de la conscience peuvent se faire sans aucune restriction.

TU AS BEAUCOUP VOYAGE

Tu as beaucoup voyagé,
D'un coin à l'autre,
Tu allais où on t'envoyait.

Partout, tu t'es fait des amis,
Partout tu as laissé des souvenirs.
Nous repensons aujourd'hui à cela.

Mais aujourd'hui, c'est un autre voyage,
Qui t'emmène loin de nous,
Dans un autre pays.

Ce pays d'où personne ne revient,
Parce que c'est l'aboutissement de tous nos voyages
De toutes nos courses et de nos recherches.

Tu es parti vers ce pays mystérieux.

Nous espérons te retrouver un jour,
Au terme de notre propre voyage.

Quand nous parviendrons
Nous aussi à cette maison où
Tu nous attends pour fêter
Ensemble le monde nouveau.

UN ANGE

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.
« Charmant enfant qui me ressemble
disait-il, ah ! viens avec moi !
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Eh quoi ! Les chagrins, les larmes
Viendraient flétrir ton front si pur,
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur.
Non, non, dans les champs de l'espace,
Avec moi, tu vas t'envoler.
La providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers des demeures éternelles.

Jean Reboul

VIEILLIR ET MOURIR

Vieillir, se l'avouer à soi-même et se dire
Tout haut, non pas pour voir protester ses amis,
Mais pour y conformer des goûts et s'interdire
Ce que la veille on se croyait encore permis.

Avec sincérité dès que l'aube se lève,
Se bien persuader qu'on est plus vieux d'un jour !
A chaque cheveu blanc se séparer d'un rêve
Et lui dire tout bas, un adieu sans retour...

Aux devoirs impulsifs, imposer d'après jeûnes
Et nourrir son esprit d'un solide savoir,
Devenir bons, devenir doux, aimer les jeunes,
Comme on aime les fleurs, comme on aime l'espoir.

Vacquer sans bruit aux soins que tout départ réclame,
Prier et faire un peu de bien autour de soi,
Puis un beau soir, discrètement souffler la flamme
De sa lampe...et mourir parce que c'est la loi.

C. LAMBAL

HELAS MON FRERE

Hélas mon frère,
Car rien de que renferme la terre,
Ne troublera notre cœur dans la demeure de l'éternité,
Lorsqu'on quitte son corps, on rompt aussi le charme
Qui enchaîne le cœur aux richesses du monde.

Nous sommes avec toi, Mikhal, tu es avec nous,
Avec nous tu montes à la source de la lumière éternelle ;
Tu y oublieras toutes les souffrances, tes chagrins, tes douleurs,
Tu y coifferas une couronne de myrrhe, un diadème de clarté ;
Le voile de la création se lèvera devant tes yeux,
Secrets, mystères, énigmes insondables
Procureront à ton âme une jouissance éternelle ;
Dans les hauteurs de l'univers, tu chanteras parmi les étoiles du matin.

Y. L. GORDON

HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN

Nous avons ensemble fait tant de choses.

Voilà que maintenant tu nous quittes.

Nous avons mangé et bu avec toi.

Avec toi nous avons partagé les soucis et les travaux quotidiens,

Avec toi nous avons partagé tant de projets et tant d'espoir.

Il y a tant de choses encore que nous aurions voulu faire ensemble.

Mais tout cela semble s'arrêter aujourd'hui

Et ce n'est plus ensemble que nous allons réaliser ce que tu espérais.

Nous voudrions nous souvenir de toi

Continuer de travailler à tout ce que tu attendais

A tout ce que tu espérais.

Comme un mur, la mort nous sépare de toi.

Comme le souffle du vent qui balaie les obstacles

Notre amitié, notre affection et notre espérance

S'en iront te rejoindre là, où désormais tu nous attends.

IL N'EST PLUS

Mon âme ne cesse de gémir, mes yeux de pleurer,
Les sentiments de mon cœur s'agitent comme une mer tumultueuse,
A ton propos, Mikhal, qui vient de descendre au tombeau ;
Même si mes yeux étaient les cheminées du ciel,
Mes pensées des nuages, mes paroles des averses de pluie,
Comment mes pleurs pourraient-ils exprimer l'immensité de ma peine ?

Si j'étais un chacal et ma demeure la forêt,
Si ma voix était celle du vent hurlant en tempête,
Alors mon frère, je te pleurerais éternellement ;
Et je ferais pleurer avec moi chaque pierre, chaque roche ;
La mort cruelle prendrait conscience de ce que je perds,
Comprendrait la gravité de son crime, l'atrocité de son méfait.

Y. L. GORDON

J'AI TOUT PERDU

J'ai tout perdu ! Mon enfant par la mort,
De ses beaux yeux, j'ai vu mourir la flamme,
Fermés pour le repos qui n'a point de réveil.
Comme échappé du ciel il passa dans le monde ;
D'un ange il y montra la forme et les attraits.

Pour payer ce moment de douleur sans seconde,
Mes pleurs devraient couler pour ne tarir jamais !

Petit enfant, doux trésor d'une mère,
Gage adoré de mes tristes amours,
Tes beaux yeux en s'ouvrant un jour à la lumière
Ont condamné les miens à te pleurer toujours !
A mes transports tu venais de sourire ;
Mes bras tremblants entouraient ton berceau.

Le sommeil me surprit dans cet heureux délire...

Je m'éveillais sur un tombeau.
C'est ici, sous ces fleurs qu'il m'attend, qu'il repose,
C'est ici que mon cœur se consume avec lui !

Marceline DESBORDES-VALMORE

J'AI FAIT UN REVE

Je fais le rêve que les hommes, un jour, se lèveront,
Et comprendront enfin qu'ils sont faits pour vivre ensemble,
Comme des frères.

Je fais encore le rêve, que nous serons capable de repousser au loin les tentations du
désespoir,
Et de jeter une nouvelle lumière sur les ténèbres du pessimisme.

Je rêve que, un jour,
Sur les collines de Géorgie,
Les fils des anciens esclaves,
Et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble, à la table de la
fraternité.

Je rêve que mes quatre petits-enfants vivront un jour dans un pays,
Où on ne jugera pas la couleur de leur peau,
Mais la nature de leur caractère.

Oui, nous serons capables de hâter le jour
Où la paix régnera sur Terre,
Et la bonne volonté entre les hommes.
Ce sera un jour merveilleux,
Les étoiles du matin chanteront ensemble,
Les fils de Dieu pousseront des cris de joie.

Martin LUTHER KING

JE ME SOUVIENS DE TOI

Je me souviens de ces moments passés,
Quand nous parlions sans même nous soucier.

Je me souviens de ces instants,
Qui me restent encore si présents.

Des jours heureux et des heures partagées
Où nous aimions la vie autant qu'on peut aimer.

Je me souviens de mon passé
Car ta présence, elle, est restée
Dans mon cœur, dans ma vie,
Dans ma douleur et dans mes cris.

Je me souviens de toi :
De ta présence et de ta voix,

Dans mon cœur, dans ma vie,
Dans mes pensées, ton souvenir grandit.

Je me souviens de t'avoir tant aimé
Qu'à chaque instant, je ne peux t'oublier...

AU BORD DE LA PLAGES

Je suis debout au bord de la plage :
Un voilier passe dans la brise du matin et part vers l'océan.
Il est la beauté et la vie.
Je le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse de l'horizon.
Quelqu'un à mon côté dit : « Il est parti ».
Parti vers où ? « Parti de mon regard, c'est tout !
Son mât est toujours aussi haut,
Sa coque a toujours la force de porter sa charge humaine,
Sa disparition totale de ma vue est en moi, pas en lui ».

Et juste au moment où quelqu'un près de moi dit : « Il est parti »,
Il y en a d'autres qui, le voyant poindre à l'horizon et venir vers eux
S'exclament avec joie : « Le voilà ! ».
C'est ça la mort.

William Blake

JE T'AI AIMÉE BIEN TARD

Je t'ai aimée bien tard,
Beauté ancienne et toujours nouvelle,
Je t'ai aimée bien tard.
Tu étais au-dedans de moi-même,
Et moi j'étais au dehors de moi-même.
C'était en ce dehors que je te cherchais,
Et me ruant sur ces beautés,
Pourtant créées par toi,
J'y perdais ma propre beauté.
Tu étais avec moi, mais je n'étais pas avec toi...
Tu m'as appelé, tu as crié
Et tu as triomphé de ma surdité.
Tu as brillé tu as fait resplendir tes rayons
Et tu as chassé les ténèbres de mon aveuglement.
Tu as répandu l'odeur de tes parfums :
J'ai commencé à les respirer et j'ai soupiré après toi.
J'ai goûté la douceur de ta grâce
Et j'ai eu faim et soif de toi.

Augustin D'HIPPONE

LA CLE

Mourir n'est que le poing ouvert d'où s'échappent d'incroyables volières.

Mourir c'est cesser d'être exilé au pays des habitudes.

C'est sauter à pieds joints dans l'impossible.

Il n'y a plus alors ni poids ni mesure,

Ni pour l'espace, ni pour le temps.

Il n'est plus rien qui dure ni d'instant.

Mesure-t-on une espérance ?

Hélas, la clé a été perdue,

De cette porte découpée dans le ciel

Et qui met les étoiles comme un sable

Dans le creux de là main.

Jean DEBRUYNNE

LA COMPLAINTÉ

Tu m'as quitté, ma sœur, mon épouse, mon AME,
Vois ce corps, qui jadis vivait que pour TOI !
Que reste-il de lui, que reste-t-il de MOI,
Sans le baiser d'amour de ta vivante flamme ?

Souviens-toi des couchants que nous voyions mourir,
Au nuages empourprés de leur magnificence...
Je reste là, figé dans un morne silence...
Hélas, si j'avais pu, vivant te retenir !!

Mais de notre destin, l'implacable harmonie
Exigeait qu'à l'instant choisi du créateur,
Tu fuies en ton repos, ta course bien finie,
Me laissant immobile où se calma mon cœur...

Tout à la fin des temps, tu le sais je le crois,
Affermissant ma chair sur mes os, hors de terre,
Viendra – ô joie – celui qui me délivrera,
Pour nous unir dans la splendeur de la lumière.

S. BONIS CHARANCLE

LA NUIT N'EST JAMAIS COMPLETE

La nuit n'est jamais complète.

Il y a toujours...

Puisque je le dis,

Puisque je l'affirme,

Au bout du chagrin

Une fenêtre ouverte,

Une fenêtre éclairée.

Il y a toujours...

Un rêve qui veille,

Désir à combler,

Faim à satisfaire,

Un cœur généreux,

Une main tendue,

Une main ouverte,

Des yeux attentifs,

Une vie,

Une vie à partager.

Paul ELUARD

LA QUETE

Rêver un impossible rêve,
Porter le chagrin des départs.
Brûler d'un impossible fièvre,
Partir ou personne ne part.
Aimer, même trop, même mal,
Tenter sans force et sans armure
D'atteindre l'inaccessible étoile.
Telle est ma quête,
Suivre l'étoile.
Peu m'importent mes chances,
Peu m'importe le temps,
Ou ma désespérance.
Et puis lutter toujours,
Sans question ni repos.
Se damner,
Pour l'or d'un mot d'amour.
Je ne sais si je serais ce héros,
Mais mon cœur serait tranquille,
Et les villes s'éclabousseraient de bleu,
Parce qu'un malheureux,
Brûle encore, même trop, même mal
Pour atteindre à s'en écarteler,
Pour atteindre l'inaccessible étoile.

Jacques BREL

LA VIE, C'EST

C'est un sourire amical,
Un coup de main donné, une marque d'attention,
Un signe tout simple au fil des jours.

La Vie, c'est tout cela.

C'est une main tendue, un geste précis,
Un devoir accompli, un travail bien fini.

La Vie, c'est tout cela.

C'est se déranger, payer de sa personne,
Vivre simplement, faire la vérité,
Retrouver l'essentiel.

La Vie, c'est tout cela.

Mais aussi,
C'est un temps pour la famille, un temps pour les amis,
Un temps pour la nature, un temps pour le jardin.

La Vie, c'est tout cela.

Parce que geste d'amour et geste d'éternité,
Ce sont là des gestes de Vie.

LA VOLEUSE

La mort est toujours une voleuse.
J'ai beau le savoir elle me surprendra toujours.

Je peux en parler, la mettre dans des mots, la prononcer en discours, l'écrire en livres, je n'en saurais jamais rien.

La mort surviendra toujours au moment que je n'attends pas.

Même si j'en connaissais l'heure et le jour, elle restera inattendue.
La mort ne peut que dérouter, non parce qu'on n'y est jamais prêt, mais parce que c'est sa vocation : elle dé-route...
Elle oblige à prendre une autre route, elle quitte la route des certitudes pour obliger à l'inconnu.

Les signes ont beau être annoncés jusqu'à en devenir évidents, ma tête continue d'en refuser le deuil.

Je cache ma mort comme on cache sa faute ou comme on cache sa peur ou ses malheurs.

Si je la cache aussi à l'autre, c'est sans doute pour mieux pouvoir me la cacher à moi-même.

Je ne connais de ma mort que la mort de l'autre, et la mort de l'autre commence par m'annoncer ma propre mort.

Je ressens comme une injure ceux qui, devant la mort, chantent « magnificat » ou « alléluia ».

Il me semble qu'ils font les fiers devant la mort, il n'y a pas de conquérant devant la mort !

Au contraire, la mort est le ciel le plus profond de toute humilité.

La mort est cette fragilité qui bien au-delà de ses conquêtes fait la vraie grandeur de l'homme.

Ceux qui chantent ainsi à pleine joie devant la mort veulent dire qu'ils ont vaincu la mort, ils font seulement semblant de l'ignorer.

Seul Dieu a vaincu la mort.

La mort est un mystère, c'est le mystère même de l'homme et personne ne peut le lui voler, personne, pas même la religion, ni même la foi.

Quant à Dieu lui-même, il a refusé de tricher avec la mort, il l'a faite sienne, il l'a épousée dans les larmes et le sang.

Jean Debruyne

L'AIGUILLE TOURNE

L'aiguille tourne, tourne, tourne,
Marquant les jours, scandant le temps.
L'horloge tinte, d'heure en heure,
Sonnant le glas de mon printemps.

Hier, demain, ce soir encore...
Elle marque indéfiniment
Les ans, les jours, les mois, les heures,
Et les projette dans le temps !
Le temps qui fuit, le temps qui pleure,
Et nous découle entre les doigts
De l'âme étreinte qui demeure
En se transformant pas à pas.
Attendre...quoi ?... De cette terre
Qui nous tourmente et nous déçoit ;
De tous les plaisirs, saveur amère,
Je vous le dit : attendre quoi ?

Le grain lourd, jeté dans la terre
Pourrit, s'étiole, et meurt enfin.
Il se détruit dans sa misère
Pour renaître au printemps prochain.

Quand mon cœur pourrit dans la terre
Ainsi, mon âme, tu renais.
De la vie en fleur, O mystère
Au soleil de l'éternité.

L'AMOUR NE DISPARAIT JAMAIS

La mort n'est rien, je suis seulement passé dans la pièce d'à côté.
Je suis moi. Vous êtes vous. Ce que j'étais pour vous, je le suis toujours.
Donnez moi le nom que vous m'avez toujours donné,
Parlez moi comme vous l'avez toujours fait.
N'employez pas un ton différent, ne prenez pas un air solennel ou triste.
Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble.
Priez ou ne priez pas, souriez, pensez à moi.
Que mon nom soit prononcé à la maison comme il l'a toujours été, sans emphase
d'aucune sorte, sans aucune trace d'ombre.
La vie signifie tout ce qu'elle a toujours été.
Le fil n'est pas coupé.
Pourquoi serais-je hors de vos pensées ? Simplement parce que je suis hors de
vue ?
Je ne suis pas loin, juste de l'autre côté du chemin.

Canon Henry SCOTT-HOOLAND (1847-1918),

d'après un texte de SAINT-AUGUSTIN

LES RECIFS DE NOS AVEUX

Je veux tout dire.

Je veux être libre.

Mais pourquoi me regardent-ils tous
Avec leurs grands yeux qui voient tout

Mais qui ne comprennent rien ?

Comment me confier ?

Je marche sur le sable,
L'océan est le seul à qui je peux parler.

Parler, crier, pleurer, chanter.

Je sais qu'il m'écoute, il t'écoute aussi.

Il sait tout, mais il ne dit rien,

Il entend tout, il voit tout

Il va partout.

Il se lève, il se couche,

Nos secrets, c'est aux oiseaux qu'il les raconte.

Il est le seul sur la terre

A connaître les plus belles choses de partout.

Les visages de solitude

1944-1946

Un seul jour suffirait, une belle journée
Facile à vivre, avec de grand yeux étonnés.
Passant tranquillement dans les fossés du ciel,
Un seul grand jour de vérité avant la chute.
Mais moi, multiple moi blessé, moi, partagé
Entre toutes ces nuits venues à ma rencontre,
Vivrai-je assez longtemps pour vous aimer enfin ?
Vous qui me tourmentez, visages de moi-même,
Il est un, au clair regard épouvanté
Qui tourne sans répit dans les fumées des chambres,
Et se pose parfois sur un regard éteint.
D'autres, que j'ai usé dans des salles d'attente
Alors que tous les trains étaient déjà passés.
D'autres encore, mais parlerais-je des coupables ?
Du beau visage d'aventurier qui se cachait
Dans les plis d'un menton d'enfant et d'un sourire.
Visages de ma solitude, je vous vois.
Et c'est toujours ainsi que je vous ai voulu.
Penchés, toujours penchés sur l'ombre et regardant
Tout au fond de la vie cet homme qui remue.
Accueillez-moi du moins comme on accueille un pauvre.

R.G. CADOU

LES YEUX

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vus l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits plus douces que les jours
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Sully PRUDHOMME

L'IDEE DE LA MORT

L'idée de la mort n'est pas une idée triste, c'est une idée de salubrité fantastique.

Pour trouver la paix, il faut avoir le sens de l'histoire,

Se sentir partie de ce qui a précédé et de ce qui viendra.

Ainsi entouré, on n'est plus seul et le sentiment d'urgence du présent prend sa juste place :
n'emploie pas frivolement le temps qui est tien.

Chéris-le, que chaque jour te fasse croître en conscience et en profondeur.

N'emploie pas cette croissance égoïstement, mais au service de ce qui sera, dans la marée du
temps futur.

Ne laisse jamais passer un jour sans ajouter à ce que tu comprends. Que chaque jour soit une
pierre dans le sentier de la croissance.

Ne te repose pas avant d'avoir fait ce qui était prévu.

Et n'oublie pas : va aussi lentement qu'il le faut pour maintenir un pas régulier, ne gaspille
pas ton énergie.

Et enfin, ne laisse pas l'urgence illusoire de l'immédiat te distraire de la vision éternelle...

Elisabeth K. ROSS

Laurie BRAGA

Joseph BRAGA

LUEURS

Par la lucarne
J'aperçois un coin du ciel...
Partons à la découverte
Mon cœur
Escalade le soleil !
Les pieds plantés dans la terre
Sur le sable ou le béton...
Mais les yeux dans la lumière
Lueur
D'un rectangle du plafond.
Ainsi passe la journée :
Affairé dans mon travail...
Mais l'âme toute tournée,
De cœur
Vers la clarté d'un vitrail !

Chaque jour sur cette terre,
Le corps sur en son labeur
Mais un rayon de lumière
L'arrache à cette stupeur
Mon cœur
Tu n'es pas fait pour la terre
Mais pour une autre splendeur.

S. BONID CHARANCLE

MAINTENANT JE SAIS

Quand j'étais gosse, haut comme trois pommes,
J' parlais bien fort pour être un Homme,
J' disais : « je sais, je sais, je sais ».
C'était l'début, c'était l'printemps,
Mais quand j'ai eu mes dix-huit ans,
J'ai dit « Ca y est, cette fois, je sais ».
Et aujourd'hui, les jours où j'me retourne,
J'regarde la terre où j'ai quand même fait les cent pas,
Et je n'sais toujours pas
Comment elle tourne.
Vers vingt-cinq ans, j'savais tout,
L'amour, les roses, la vie, les Sous,
Car oui l'amour, j'en avais fait le tour .
Et heureusement comme les copains,
J'avais pas mangé tout mon pain,
Au milieu de ma vie, j'ai encore appris.
C'que j'ai appris, ça tient en trois ou quatre mots,
Le jour où quelqu'un vous aime, il fait très beau.
C'est encore c'qui m'étonne dans la vie,
Moi qui suis à l'automne de ma vie,
On oublie tant de soirs de tristesse
Mais jamais un matin de tendresse.
Toute ma jeunesse, j'ai voulu dire je sais,
Seulement, plus j' cherchais et moins j' savais.
Y'a soixante ans qui vous sonnent à l'horloge.
J'suis encore à ma f'nêtre, j'regarde, j'm'interroge.
Maintenant, je sais, je sais qu'on n'sait jamais.
La vie, l'amour, l'argent, les amis, les roses,
On n'sait jamais le bruit ni la couleur des choses,
C'est tout c'que je sais, mais ça j'le sais.

NE PLEUREZ PAS

Ne pleurez pas, amis,
Lorsque mes mains croisées
En dernière prière, froides, reposeront sur mon cœur arrêté,
Et que mes yeux voilés ne verront plus le jour,
Les fleurs et les oiseaux, l'écume des cascades.
Que je n'entendrais plus, en musique suave
Le chant du clavecin et la brise du soir.

Ne pleurez pas amis,
Car mes mains éteindront les espaces célestes.
Et mes yeux éblouis verront mille soleils,
J'écouterais les voix des milices divines,
Et dans ce paradis où tout est poésie,
Là, je vous attendrai.
Ne pleurez pas, amis

NOUS CHERCHONS PARTOUT

Nous voici cet après-midi au bord du vide.

Puisque nous cherchons partout

Le visage de celui que nous avons perdu.

Il était notre avenir,

Et nous avons perdu notre avenir.

Il était des nôtres

Et nous avons perdu cette part de nous-mêmes.

Il nous questionnait,

Et nous avons perdu sa question.

Nous voici seuls.

Il nous a laissé avec nos questions à nous...

Nos visages déformés par la mort,

Nos lèvres serrées sur nos pourquoi.

Nous sommes venus ici chercher...

Chercher quelque chose...

Ou quelqu'un...

Chercher...

Ou chercher cet amour plus fort que le mort.

NOUS N'AVONS JAMAIS SU !

Nous n'avons jamais su vraiment ce que tu pensais sur plein de choses pourtant essentielles.

Tu ne parlais jamais de Dieu, mais tu allais à l'église de temps en temps.

Pour dire adieu à tes amis quand ils mourraient,

Pour partager la joie de ceux qui se mariaient.

Pour accueillir les enfants de la famille ou des amis quand on les baptisait

Et pour les entourer plus tard, quand ils faisaient leur première communion.

Aujourd'hui, nous tes proches, nous te disons adieu.

Nous espérons que silencieusement tu as rejoint ceux que tu aimais,

Ceux dont tu avais partagé le travail, les soucis.

Ceux que tu avais aidé ou qui t'avaient rendu service.

Demain, nous aussi nous partirons sans avoir terminé notre travail.

Nous laisserons sans doute des choses à faire.

Nous abandonnerons nos travaux entrepris que d'autres, à notre place, poursuivront.

Ce jour là nous espérons te retrouver.

Nous viendrons silencieusement nous asseoir auprès de toi dans la maison de Dieu.

POUR UN MORT

Mon Dieu, reprends ton souffle à notre ami,
Dégage-le de l'odeur de la mort.

Tu l'as donné gratuit, reprends-le de même :
Mets d'abord à son compte que nous l'aimions.

Nous n'avons pas à te le présenter
Nous te montrons ce qu'il nous a donné.

Rassemble ces bontés, elles t'appartiennent,
Ne l'isole pas de nos prières pour le juger.

Devant la mort, nous ne savons que toi,
Nous prenons souffle à l'espérance.

PSAUME 18

Alors du haut du ciel,
Il étendit la main et me saisit,
Il m'arracha au danger
Qui me submergeait,
Il me délivra
De mes puissants ennemis,
De mes adversaires trop forts pour moi.

Au jour du désastre
Ils m'avaient assailli,
Mais le Seigneur est venu me soutenir,
M'a dégagé, m'a rendu la liberté.
Il m'aime,
Voilà pourquoi il m'a délivré.

QUAND JE NE SERAI PLUS LÀ

Quand je ne serai plus là, lâchez-moi !
Laissez-moi partir
Car j'ai tellement de choses à faire et à voir !
Ne pleurez pas en pensant à moi !
Soyez reconnaissants pour les belles années
Pendant lesquelles je vous ai donné mon amour !
Vous ne pouvez que deviner
Le bonheur que vous m'avez apporté !
Je vous remercie pour l'amour que chacun m'a démontré !
Maintenant, il est temps pour moi de voyager seul.
Pendant un court moment vous pouvez avoir de la peine.
La confiance vous apportera réconfort et consolation.
Nous ne serons séparés que pour quelques temps !
Laissez les souvenirs apaiser votre douleur !
Je ne suis pas loin et la vie continue !
Si vous en avez besoin, appelez-moi et je viendrai !
Même si vous ne pouvez me voir ou me toucher, je sera là,
Et si vous écoutez votre cœur, vous sentirez clairement
La douceur de l'amour que j'apporterai !
Quand il sera temps pour vous de partir,
Je serai là pour vous accueillir,
Absent de mon corps, présent avec Dieu !
N'allez pas sur ma tombe pour pleurer !
Je ne suis pas là, je ne dors pas !
Je suis les mille vents qui soufflent,
Je suis le scintillement des cristaux de neige,
Je suis la lumière qui traverse les champs de blé,
Je suis la douce pluie d'automne,
Je suis l'éveil des oiseaux dans le calme du matin,
Je suis l'étoile qui brille dans la nuit !

N'allez pas sur ma tombe pour pleurer
Je ne suis pas là, je ne suis pas mort.

QUE SERAIS-JE SANS TOI

Que serais-je sans toi
Qui vins à ma rencontre ?
Que serais-je sans toi
Qu'un cœur au bois dormant ?
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre
Que serais-je toi que ce balbutiement.

J'ai tout appris de toi sur les choses humaines,
Et j'ai vu désormais le monde à ta façon.
J'ai tout appris de toi comme on boit aux fontaines,
Comme on lit dans le ciel les étoiles lointaines,
Comme au passant qui chante, on reprend sa chanson.
J'ai tout appris de toi jusqu'au sens du frisson.

J'ai tout appris de toi pour ce qui me concerne.
Qu'il fait jour à midi, qu'un ciel peut être bleu,
Que le bonheur n'est pas un quinquet de taverne.
Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne,
Où l'homme ne sait plus ce que c'est d'être deux.
Tu m'a pris par la main comme un amant heureux.

Que serais-je sans toi
Qui vins à ma rencontre ?
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant ?
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre,
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.

RECOMMENCE

Si tu es las et que la route te paraît longue,
Si tu t'aperçois que tu t'es trompé de chemin,
Ne te laisse pas couler au fil des jours et du temps...

Recommence...

Si ta vie te semble trop absurde,
Si tu es déçu par trop de choses et trop de gens,
Ne cherche pas à comprendre pourquoi...

Recommence...

Si tu as essayé d'aimer et d'être utile,
Si tu as connu la pauvreté et tes limites,
Ne laisse pas là une tâche à moitié faite...

Recommence...

Si les autres te regardent avec reproche,
S'ils sont déçus par toi, irrités,
Ne te révolte pas, ne leur demande rien...

Recommence...

Car l'arbre rebourgeonne en oubliant l'hiver,
Car le rameau fleurit sans demander pourquoi,
Car l'oiseau fait son nid sans songer à l'automne,
Car la vie est espoir et recommencement.

TESTAMENT PAYSAN

Je lègue à une société l'âme d'une vie passée aux confins de la terre et des labours,

Entre les frissons des blés ondulants et des ballots de foin parfumés.

Mais aussi mon travail parmi les saisons, quand le soleil m'indique l'heure du labour et des repas.

Ma vie au grand air, entre le soleil glacé de l'hiver et les chaleurs caniculaires de l'été, je vous la donne.

Je lègue mon cœur satisfait, qui n'a jamais rougi d'ouvrir ses grosses mains calleuses au regard dédaigneux d'un arbitre corrompu.

Parce que chez ces gens-là, on n'a jamais encore compris que la valorisation du travail manuel est une chose encore à faire dans notre société.

Je lègue aussi mon intelligence et ma volonté à ceux qui les ont souvent mises en doute.

Qu'ils sachent que saigner un cochon et traire une vache reste un art, surtout à l'heure de la technique et du progrès.

Je lègue aussi ma sensibilité à celui qui trouve encore dans le vol d'une hirondelle ou d'une alouette, la réalité d'une poésie enfouie dans le sillon de la charrue.

Je lègue surtout mes joies et mes peines qui ont voulu remplir ma vie, où j'ai dû me battre pour faire reconnaître les droits de toute une classe qui veut survivre.

Je lègue le dynamisme et la fougue de ma jeunesse aux jeunes paysans d'aujourd'hui.

Qu'ils comprennent enfin les vraies valeurs de leurs actions.

Je lègue enfin au monde entier l'agriculture.

Qu'elle demeure demain encore plus productive qu'aujourd'hui, qu'elle nourrisse celui qui a faim et soif.

Mais qu'elle n'oublie pas ses artisans, car c'est d'eux que j'ai parlé tout au long de mon testament.

TOUTE CHOSE FAIT PARTIE DU TOUT

Toute chose fait partie du tout, et tu fais partie de ce tout.

Lorsque tu t'en rendras pleinement compte et que tu pourras l'accepter, tu ne ressentiras plus jamais la séparation.

Tu ne pourras plus jamais te séparer de cette globalité parce que c'est le fait de vivre, de mettre en pratique, qui lui donne la vie, force, et réalité.

Commence dès maintenant à vivre et à mettre en pratique tout ce que tu as appris, et ne laisse plus ces leçons demeurer en toi comme des mots vides et sans réalité.

Une graine ne pousse pas tant qu'elle n'a pas été enfouie dans le sol et qu'on ne lui a pas procuré le bon environnement.

Une âme ne s'étend pas, ni ne grandit, ni ne trouve son expression propre tant qu'elle ne se trouve pas dans le bon environnement, entourée d'amour et de compréhension.

Dans ces conditions, il commence à se passer des choses, et très rapidement des changements surviennent.

L'ancien s'efface dans la lumière du splendide nouveau,

Et la croissance et l'expansion de la conscience peuvent se faire sans aucune restriction.

TU AS BEAUCOUP VOYAGE

Tu as beaucoup voyagé,
D'un coin à l'autre,
Tu allais où on t'envoyait.

Partout, tu t'es fait des amis,
Partout tu as laissé des souvenirs.
Nous repensons aujourd'hui à cela.

Mais aujourd'hui, c'est un autre voyage,
Qui t'emmène loin de nous,
Dans un autre pays.

Ce pays d'où personne ne revient,
Parce que c'est l'aboutissement de tous nos voyages
De toutes nos courses et de nos recherches.

Tu es parti vers ce pays mystérieux.

Nous espérons te retrouver un jour,
Au terme de notre propre voyage.

Quand nous parviendrons
Nous aussi à cette maison où
Tu nous attends pour fêter
Ensemble le monde nouveau.

UN ANGE

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.
« Charmant enfant qui me ressemble
disait-il, ah ! viens avec moi !
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Eh quoi ! Les chagrins, les larmes
Viendraient flétrir ton front si pur,
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur.
Non, non, dans les champs de l'espace,
Avec moi, tu vas t'envoler.
La providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers des demeures éternelles.

Jean Reboul

VIEILLIR ET MOURIR

Vieillir, se l'avouer à soi-même et se dire
Tout haut, non pas pour voir protester ses amis,
Mais pour y conformer des goûts et s'interdire
Ce que la veille on se croyait encore permis.

Avec sincérité dès que l'aube se lève,
Se bien persuader qu'on est plus vieux d'un jour !
A chaque cheveu blanc se séparer d'un rêve
Et lui dire tout bas, un adieu sans retour...

Aux devoirs impulsifs, imposer d'après jeûnes
Et nourrir son esprit d'un solide savoir,
Devenir bons, devenir doux, aimer les jeunes,
Comme on aime les fleurs, comme on aime l'espoir.

Vacquer sans bruit aux soins que tout départ réclame,
Prier et faire un peu de bien autour de soi,
Puis un beau soir, discrètement souffler la flamme
De sa lampe...et mourir parce que c'est la loi.

C. LAMBAL